



LA COLÈRE DES DIEUX

MÉMOIRES DE LANVARIL

PRINTEMPS FUNÈBRE

© Ronan GOUEDARD, 2016

Mémoires de Lanvaril – Printemps Funèbre est une nouvelle qui s'inscrit dans l'univers de *La Colère des Dieux* de Ronan GOUEDARD, écrite par l'auteur en personne. Elle est publiée en libre accès au format numérique exclusivement sur le site www.lcdd-ledechu.com.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Deux régiments de cavalerie abandonnèrent la forêt. Solides sabots sur la Plaine des Amants, crinière de nacre au vent, sur leurs chevaux lanciers d'argent, ils approchèrent le fleuve en martelant. Quelle erreur fut-ce, cependant ! L'ennemi patientait au tournant, sur l'autre rive où luisait le sol blanc.

Joueur suivant.

D'une main lente, assurée, le capitaine Malaski fit glisser deux doigts sur son paquet. Il marqua l'arrêt, toisa son adversaire et tira d'un coup sec ! Un bref regard sur son gain, un sourire dissimulé. D'un coup de perche, d'un seul, il conduisit ses archers au pied de l'Aroine. Le roi qui lui faisait face, à la tête de la cavalerie, petit personnage chauve à la natte bien pendue et au bouc touffu, n'avait pas anticipé la supercherie, mais il aurait dû...

L'espoir demeurait pourtant dans le cœur du roi nain. Mais le capitaine Malaski n'était pas seulement malin : la chance lui souriait. Vive et habile, sa main s'empara des Pierres de la Destinée. Au-dessus de la Plaine des Amants, il déploya ses doigts ; le destin frappa, encore une fois.

Trente-quatre, ce fut le nombre de points de dommage infligés aux deux régiments du roi. Une défaite que ce dernier aurait pu accepter sans râler si le capitaine Malaski n'avait pas eu l'intention d'abattre sa carte plus tôt piochée. Et la puissance de frappe des archers fut triplée.

— Par la barbe d’Odin, ma cavalerie ! pesta le souverain en heurtant du poing la table de jeu. Décimée... Simon, tu es un vrai gredin !

— Un fin stratège, voulez-vous dire.

— Un gredin ! Et je pèse mes mots ! C’est ma première partie, tu pourrais avoir la courtoisie de ne pas me faire payer mes erreurs au prix fort. Du moins, tu aurais dû me prévenir.

— Messire, l’erreur est pourtant le meilleur des apprentissages.

— Ce n’est pas une raison, bouda le roi qui croisait les bras.

— Gardez la tête sur les épaules, Messire, c’est à vous de jouer. Réfléchissez bien, vous en avez le temps. J’ai peut-être remporté cette bataille, mais la guerre est loin de prendre fin. La victoire est encore à votre portée.

— Tu parles, bougre ! Je t’ai pris sous mes ordres parce que tu fais preuve de discernement et de sang-froid en pleine bataille, ce qui n’est pas mon cas.

— Ce qui n’est pas le cas des nains tout court, corrigea Simon.

— Bah ! Si nous savions garder la tête froide quand les esprits s’échauffent, ce serait de notoriété commune. Et puis, mon père était un aristocrate, pas un militaire ! J’ai grandi dans un milieu où l’on apprend plus à festoyer et à courir la gourgandine qu’à guerroyer. Si tu manies d’une main de maître ton épée, moi, c’est le Gourdin de l’Amour que je brandis volontiers.

— Allons, Messire, vous vous sous-estimez. Il n’est plus grande conquête que le cœur des dames et des gentilshommes. Batailler

contre des individus armés, quel que soit leur nombre, est bien plus aisé. Si vous maîtrisez l'art du premier, le second n'a pas de secrets pour vous. Croyez-le bien, Messire, quand il n'est pas question de sentiments, tout devient jeu d'enfant.

— Balivernes. Et n'essaye pas de me flatter, tu sais comme j'ai horreur de cela. Ma naissance autant que ma stature ne font pas plus de moi un de ces peigne-culs de bourgeois que toi.

— J'entends bien.

— Bref ! Tout cela pour dire que si tu ajoutes les faits que ce jeu est originaire de ta patrie et que tu le pratiquais sans répit durant ton enfance, je me vois mal l'emporter.

— Je peux toujours vous faire une fleur, rit Simon.

— Barbediou ! Je préfère encore être un gnome. J'ai ma fierté, moi aussi !

— Allons, Messire, concentrez-vous ou vous n'apprendrez jamais.

— Quand je pense que je me laisse sermonner par un humain, grommela le roi nain. Par mes aïeux, quelle honte.

Ce sourire aux lèvres qu'il ne parvenait plus à effacer, Simon s'accouda au garde-fou du balcon et posa le regard sur la vallée enneigée qui s'étendait à une centaine de mètres en contrebas du manoir. Collines et bosquets épars s'y côtoyaient alors qu'elle serpentait jusqu'à un grand lac gelé et qu'une vaste forêt de pins la bordait, sur la gauche. Par-delà le point d'eau, après

quelques kilomètres, isolé entre une basse montagne et une autre forêt, l'on pouvait apercevoir un village humain. Ou, plutôt, la fumée des feux de cheminée qui s'élevait dans le petit matin.

En ce début de printemps, le vent était frais dans la région, plus que d'ordinaire. Pas assez cependant pour le roi Norédrin Peaudefer ni pour aucun des siens ; preuve en était que le souverain portait une chemise à lacets dont les manches étaient retroussées. Quant à Simon, il était prêt à braver le froid le plus mortel pour un peu de temps en compagnie de ce nain si particulier. Pour cause, il lui devait beaucoup, bien plus encore que son titre de capitaine au sein de l'armée royale de Dum Haly.

Ses lèvres s'étirèrent davantage, Simon ne put les contrôler. Il reporta son attention sur son ami dont la concentration semblait impénétrable.

— Et si... Non, marmonna le roi. Ou alors ! Hmmm... Non. Non, non et non ! Rhaaa !!! Ce jeu m'énerve ! Et pourquoi je m'entiche à...

— Bonjour, Mon Seigneur, dit un individu encagoulé soudain surgi d'un recoin du balcon.

Le roi fit un bond. Derrière lui, de petite taille et trapu, ce ne pouvait être qu'un autre nain. Sans aucun doute un de ces fameux agents de l'ombre employés pour diverses tâches telles que la reconnaissance, l'espionnage ou l'assassinat, se fit

la réflexion Simon qui jamais encore depuis un an n'en avait rencontré.

— Je déteste quand vous faites cela ! gronda Norédrin. À ce rythme, c'est vous et non mes ennemis qui aurez ma mort.

— Je vous prie de me pardonner, Mon Seigneur. Feu Sa Majesté Périne, votre tante, insistait pour que nous soyons rodés dans l'art de la discrétion. Cela est pour nous une seconde...

— Je me contrefiche de ce que vous réclamait cette vieille roche, l'interrompit le roi. Que personne ne soit en mesure de vous voir ou de vous entendre est, me semble-t-il, l'essence de votre métier. Quand bien même vous ne faites plus qu'un avec l'obscurité, ayez au moins la décence de vous annoncer lorsque vous venez me porter un message. Dois-je vous rappeler que mon cœur est fragile ? Tenez-vous donc à ce que je devienne la risée de notre peuple pour être mort d'une crise cardiaque ?

— Non, Mon Seigneur, s'inclina l'agent.

— Jamais de mémoire de nain nous n'avons vu l'un des nôtres flancher à cause de son cœur, et que les dieux m'en soient témoins, je jure que je ne serai pas le premier !

Il y eut un silence. L'agent de l'ombre attendit pour s'assurer que son souverain n'avait rien à ajouter tandis que Norédrin posait un regard de pierre sur lui. Simon considéra les deux nains non sans se réjouir de ce spectacle insolite. Norédrin était peut-être le premier de sa race pourtant réputée pour

sa robustesse à avoir un cœur en mauvais état – du moins, le premier connu du public –, il était également le premier roi nain à faire preuve d'un tempérament aussi désinvolte et tumultueux. Certains y voyaient un manque de maturité, d'autres une incapacité à régner sur la cité et la région qui lui était annexée, ce qui lui valait des ennemis. Mais pour Simon et les fidèles à la couronne, Norédrin Peaudefer était quelqu'un de chaleureux et de...

— Bon alors ! s'emporta le roi. Êtes-vous venu pour tailler une bavette ou avez-vous quelque chose d'important à me dire ?

Simon éclata de rire. Il mit une main devant sa bouche afin de se contenir, mais le mal était fait : c'était à son tour d'être dévisagé.

— Quoi ? fit le seigneur nain.

— Je ne connaissais pas votre tante, mais si elle vous voyait aujourd'hui, elle regretterait sûrement sa décision de vous léguer le trône.

Norédrin se leva lentement, poings sur la table, les sourcils lourds de colère.

— Un peu de respect envers ton roi, l'humain, dit-il d'une voix sereine mais ferme. Je te rappelle que tu es sous mes ordres et je n'ai pas l'intention de laisser ma sympathie à ton égard m'empêcher de te châtier si tu me craches ainsi dessus. Encore un pet de travers et je t'envoie au cachot. Un de plus et...

Il fit glisser son pouce contre sa gorge. Simon n'insista pas, le visage blême. Le message était clair et l'on ne le reprendrait plus à abuser de sa position.

Cette façon qu'avait eue Norédrin de remettre l'humain à sa place éveilla dans le cœur du nain de noir vêtu un semblant de fierté à l'égard de son roi, sentiment qu'il n'avait encore jamais éprouvé. Peut-être ce successeur qu'il considérait jusqu'alors comme illégitime, à l'instar de bien d'autres nains, n'était-il pas si inapte à gouverner qu'il le pensait ?

Sourire en coin dissimulé sous sa cagoule, l'agent de l'ombre fusilla Simon du regard. Même s'il en venait à embrasser la cause de Norédrin Peaudefer, il ne comprendrait jamais pourquoi ce dernier eut choisi un humain comme capitaine pour commander ses troupes d'élite...

— Eh bien, il vient ce message ? gronda le roi. Au lieu de faire les yeux doux à cet énergomène, crachez le morceau.

— Tout de suite, Mon Seigneur, s'excusa l'autre nain en courbant l'échine.

Il se racla la gorge pour ne pas écorcher ses mots et ajouta :

— Il pourrait bien neiger.

De nouveau le silence. Une bise souffla en réponse et siffla aux oreilles de Simon. Un rire le secoua pour la seconde fois, mais la menace de la prison ou de la mort lui donna sitôt la force de le réprimer.

— Plaît-il ? parla Norédrin.

L'agent de l'ombre se racla la gorge une fois encore et répéta :

— Il pourrait bien neiger.

— Par les couilles de Thor ! J'ai compris la première fois, inutile de radoter !

— Pardonnez-moi, Mon Seigneur, mais le message est clair.

— Aussi clair que du granit ou que certaines parties de mon anatomie. Je ne bitte rien à votre charabia codé, il me semble pourtant vous l'avoir dit à plus d'une reprise, à vous ou à je ne sais quel autre agent de votre ordre.

Il pivota vers la vallée, posa les mains sur le garde-fou et soupira.

— Heh ! J'ignore s'il va neiger, mais je vous assure que les baffes ne vont pas tarder à pleuvoir. Surtout si vous restez muet face à mon incompréhension.

Il jeta un regard noir à l'agent, celui-ci se raidit. Norédrin attendit un peu puis frappa le plat de sa main du poing.

— Alors ?! Décidez-vous, bon sang ! Vous allez m'expliquer ce que votre message signifie, oui ou non ?

— Mes plus sincères excuses, Mon Seigneur ! s'inclina-t-il bien bas.

Le roi posa le pied sur la tête de l'autre nain et le poussa gentiment, assez fort cependant pour que l'agent perde son équilibre et tombe sur les fesses. Le visage écarlate, il s'empara d'une imposante pièce de jeu sur la table et la dressa contre son subalterne.

— Cessez de vous excuser et venez-en au fait ! Sinon...

L'agent déglutit.

— Votre cousin Malwick prévoit de vous faire assassiner cet après-midi. Dès lors que vous quitterez l'enceinte de Dum Haly et que vous vous en éloignerez de plus de cent mètres, une pluie de flèches s'abattra sur vous, ainsi que sur tous ceux qui vous accompagneront.

— Vous voyez, ce n'est pas si difficile, conclut Norédrin.

L'agent de l'ombre se releva, un air de défi dans les yeux.

— Mon Seigneur, sauf votre respect, votre tante insistait pour que nous employions les messages codés à des fins de sécurité. Malgré ma profession, je ne peux vous garantir que nous ne soyons pas espionnés en cet instant. Si votre cousin apprend que vous êtes au fait de son dessein, il modifiera ses plans. Acquérir cette information n'a pas été chose aisée et s'il prévoit en conséquence de vous abattre d'une autre manière, nous ne saurons déjouer à temps sa tentative.

— Cela fait un an qu'il s'échine à me faire disparaître. Ce bougre n'a pas digéré le fait que sa mère m'ait préféré à lui pour la succession au trône. Qu'y puis-je ?

— Mon Seigneur...

— J'en ai assez entendu ! Hors de ma vue, et passe le mot une bonne fois pour toutes à tes camarades : vous vous annoncez avant de m'approcher et pas de message codé !

L'agent de l'ombre acquiesça malgré lui et son image sembla s'évanouir comme par enchantement. Simon eut l'impression d'halluciner. Était-ce de la magie ? Ou bien autre chose ?

Norédrin se tourna vers son compagnon et le toisa une seconde, bras croisés. Un rictus découvrit ses dents.

— Alors ?

— Plus convaincant, je meurs, rit Simon. Vous voyez, Messire, séduire et duper sont des talents qui sont pour vous innés. Commander des troupes est donc plus qu'à votre mesure.

— Nous n'allons pas encore en débattre, Simon. Je m'emporterais trop vite, ce qui pourrait nous aider contre d'autres nains, des barbares ou des orcs, mais qui nous offrirait un désavantage certain face à tout ennemi différent.

Norédrin fit trois pas vers l'intérieur de ses appartements et s'arrêta. Il se retourna.

— Essayes-tu de me dire que tu ne veux plus me servir ? demanda-t-il. Simon, tu n'y penses pas, quand même ?

Le capitaine Malaski se leva à son tour et s'inclina, le poing droit sur le cœur.

— Je ne vous quitterai pour rien au monde, mon ami.

Un battement, un soupir. Le roi fut soulagé de l'entendre.

Il tourna les talons et rentra dans sa chambre.

— Prends ta veste, nous sortons faire un tour, lança-t-il.

— Ne craignez-vous pas l'avertissement de votre agent, Messire ?

— Un an que Malwick s'épuise en vain, te dis-je. N'as-tu pas écouté ?

Simon entra dans la chambre alors qu'il passait son manteau sur ses épaules. Puis la porte des appartements claqua. Un tour de clef et le roi s'en alla, talonné par son vassal.



Les rues de Dum Haly, vastes étendues de roche et de pierres taillées que nombre de fleurs punctuaient d'une myriade de couleurs chaque mois de l'année, étaient comme toujours animées. Marchands, artistes itinérants, aventuriers ou simples touristes allaient et venaient par la grande porte. Et tous ceux qui la visitaient pour la première fois avaient cette même réaction en découvrant la ville bâtie à ciel ouvert, entre ces deux montagnes accolées l'une à l'autre au point de former un croissant fendu : les nains ne vivent-ils pas sous terre, d'ordinaire ?

Une fillette orc en fit d'ailleurs la réflexion à sa mère, qui haussa les épaules et répondit que Dum Haly était sans doute l'exception à la règle. Norédrin, vêtu de la même armure de cuir que ses soldats afin de passer inaperçu, donna un coup de coude à Simon Malaski et lui dit en toute discrétion :

— Quand cette affaire de succession illégitime sera achevée et que tous me reconnaîtront comme leur vrai roi, rappelle-moi

d'envoyer au bûcher tous ces contes qui font passer les nains pour des pisseuses troglodytiques effrayées par la lumière du jour.

— Ces histoires ont pourtant leur part de vérité, contesta le capitaine. Vous êtes des mineurs hors pair et de talentueux forgerons. Les humains, par exemple, ne vous arrivent pas à la cheville, dans aucun de ces deux domaines. En outre, vous comprenez la terre mieux que quiconque et votre expertise des pierres précieuses n'a d'égal que votre fureur au combat. Voyez cette idée loufoque de vie souterraine comme une petite fabulation qui n'entache en rien votre merveilleux éloge.

— Nous sommes qui plus est de grands érudits, tu l'oublies ! Enfin, il serait bon que le monde sache qu'un bon quart de mes semblables ont même une forte propension à la claustrophobie. Et pour majeure partie d'entre nous, si nous n'avons rien contre les espaces confinés, nous préférons de loin les grands espaces.

— Que le monde l'ignore est, selon moi, à votre avantage. Et puis, admettez-le, Messire, l'emplacement sur lequel est bâtie Dum Haly et le fait que certaines de ses habitations soient à même la roche favorisent cette idée que vous réfutez.

— Bah ! Question de circonstances !

Arrivés sur la grande avenue qui grimpait d'une vingtaine de marches tous les cinquante mètres, le roi et son vassal bifurquèrent et la remontèrent. Deux plateaux plus loin, ils tournèrent encore pour gagner l'entrée d'une rue un peu moins large, mais tout

aussi fréquentée. Celle-ci descendait vers une place de commerces itinérants ; à l'inverse, les habitations qui l'encadraient s'entassaient les unes au-dessus des autres sur cinq étages et formaient ainsi un escalier de géant. Juste avant cette rue cependant, partant vers la gauche et menant bien plus haut, il y avait une petite route habillée d'une rambarde de bel ouvrage. Le roi et le capitaine s'y engagèrent et longèrent le flanc de la montagne nord une bonne minute durant. Ils pénétrèrent une galerie qui débouchait plus haut encore sur une cour divinement fleurie. Des colonnes de pierre s'y dressaient comme des gardiens pour annoncer le sanctuaire dont l'immense façade jaillissait de la paroi.

Les hautes portes de la demeure donnaient sur un intérieur luxueux et lumineux. Les murs y étaient d'une couleur chaude, un aspect renforcé par la teinte des feux des torches et des candélabres.

Norédrin et Simon marchèrent dans l'allée jusqu'à l'arche du fond, l'entrée d'un corridor qui menait aux appartements de Malwick Peaudefer. Quatre gardes y étaient postés. Et tous les autres soldats nains aux ordres de Malwick qui gardaient le majestueux hall, de chaque côté du vestibule, quittèrent leur position pour piéger les deux arrivants.

Le roi marqua l'arrêt. D'un calme étrange, Simon l'imita et resserra sa prise sur sa lance.

— Eh bien, bande de pisse-froid, votre roi vient saluer son cousin et c'est ainsi que vous l'accueillez ?

— Maître Malwick refuse de parler à un imposteur, répliqua l'un des gardes.

— Vraiment ? répondit Norédrin. Et si je fais cela ?

Il s'étira, mains levées et bien en évidence. Il fit un signe ; un aiguillon venu d'on ne sait où transperça la gorge du garde. La carotide et le larynx touchés, le nain rebelle se tint le cou et s'écroula, suffoquant et se vidant de son sang. Une vue qui flanqua au roi une nausée du diable.

Les autres gardes dressèrent les armes et firent un pas en avant, Simon empoigna des deux mains sa lance.

— Que personne ne bouge ! ordonna Norédrin. Pensez-vous réellement que je vais venir dans la tanière d'un criminel doublé d'un traître à la couronne sans être sûr que j'en ressortirai vivant ? Il me suffit d'un geste pour tous vous faire éliminer, et c'est sans compter ce grand gaillard à mes côtés qui vous transpercera avant même que vous ne compreniez votre erreur ! Et promis, je fermerai les yeux. Je ne vais quand même pas tacher le sol de ce palais de ma royale vomissure.

— Belle entrée en matière, Messire, le flatta Simon sur un ton narquois.

— Crois-moi, j'ai encore de la réserve.

Les gardes hésitèrent, puis l'un d'eux ordonna à un autre d'aller chercher le maître des lieux.

— Sage décision, commenta le roi.

Ils attendirent. Les minutes s'écoulèrent avant que Malwick daigne faire son apparition. Il portait une longue barbe noire lissée et ses courts cheveux étaient coiffés à merveille, plaqués vers l'arrière. Se dégageait de lui une prestance digne des plus grands peigne-culs de la haute cour, toutes sociétés naines confondues. Un air méprisant et suffisant. Il n'y avait bien que ses yeux bleus pour lui redonner un peu de charme, sans quoi on l'aurait accusé de malveillance au premier regard.

Cela et sa naissance...

— Que puis-je pour toi, mon bien aimé cousin ? parla Malwick d'une voix niaise et pompeuse.

— J'en ai assez. Depuis que ta défunte et regrettée mère a fait de moi son successeur, tu ne cesses d'employer la fourberie et de monter le peuple contre moi pour m'évincer. Ta soif de pouvoir dépasse l'entendement ! Je comprends que tante Périne m'ait préféré à toi pour gouverner notre royaume.

— Norédrin, que dis-tu là ? s'offusqua le nain bourgeois. Comment oses-tu m'accuser d'attenter à ta vie ? Jamais je...

— Oh pitié, Malwick ! Ne fais pas honte à nos aïeux et assume tes actes. Personne, ici, n'est dupe. Tes manigances sont presque de notoriété publique et si tu vis encore entre ces murs c'est uniquement parce que je te tolère, parce que nous partageons le même sang. Je sais bien que je suis loin d'avoir l'étoffe des rois et des reines qui ont assis leur souverain postérieur sur le trône.

Mon langage est plus souvent grossier que pédant, contrairement à ceux de notre caste. Je suis magnanime plus que pragmatique, je préfère dorloter mes gens plutôt que de régner d'une main de fer et, par la barbe d'Odin, je fais plus d'erreurs que quiconque. Et par la faute d'un mal de naissance, mon cœur peut me lâcher à tout moment. Mais je suis ce que ta mère, ma tante, m'a inculqué : un nain destiné à être un souverain différent de tous ceux qui se sont suivis au cours des derniers millénaires. Un nain qui vit comme son peuple pour mieux le comprendre. N'as-tu pas compris que l'état d'esprit monolithique de nos rois et reines nous pousse à notre perte ? Le monde a changé, cousin, et cette manière de régner n'y a plus sa place. Tante Périne le savait. Elle voulait que Dum Haly soit la pionnière d'une société naine nouvelle, un objectif qu'elle ne pouvait cependant atteindre par elle-même.

» Aujourd'hui, me voilà roi, avec l'âme et la capacité de faire de notre cité un endroit où il fait bon vivre pour toutes les races, à l'image de l'Esméry. Les seuls qui s'y opposent encore, ce sont toi et tes fidèles. Et si nombreux sont ceux à me voir comme un roi illégitime, c'est à cause des rumeurs que tu ne cesses de colporter.

— Viens-en au fait, Norédrin, se renfrogna le nain bourgeois que ce long sermon épuisait.

— Un an que je te donne coup sur coup une nouvelle chance, celle de changer. Un an que tu t'enlises dans la bêtise. Alors, soit :

tu veux le trône ? Je te l'offre. Mais pour cela, tu devras me vaincre au cours d'un duel. Par tous les dieux et nos illustres aïeux, par l'essence de notre peuple, je te défie en combat singulier !

Norédrin tira un couteau de sa ceinture et trancha sa natte de cheveux, à la base. Il la jeta aux pieds de son cousin. L'assemblée parut choquée et le visage crispé de Malwick en disait long.

— Tu ne peux pas invoquer si aisément le droit d'équité ! se défendit Malwick.

— Mon Maître, il le peut, contesta un des gardes. Il vous défie dans les règles en vous offrant une part de lui-même, et tous à Dum Haly savent comme sa natte est le symbole de sa dignité. Vous ne pouvez refuser.

La sueur perla sur le front de Malwick. Il commençait à paniquer à l'idée d'un duel à mort. Faire disparaître Norédrin était une chose, mourir pour cette cause en était une autre. Alors, il jeta un coup d'œil à droite, un second à gauche. Pas d'issue. Sa seule chance d'y échapper était de fuir vers ses appartements et de s'y enfermer. Ce n'était toutefois qu'une solution temporaire, car personne ne se soustrayait à la loi ancestrale des nains, le droit d'équité. Pas même la royauté.

Pour empêcher la couardise de balayer le peu d'honneur qui subsistait en Malwick, plusieurs de ses gardes vinrent faire barrage entre lui et le long corridor qui menait aux appartements privés. C'est alors que le nain bourgeois sentit ses jambes flageoler. Tandis

qu'il se demandait comment la situation avait ainsi pu dégénérer, Norédrin se moqua d'un rire gras.

— Mon cher cousin, te voir te décomposer de la sorte est un spectacle que je n'aurais souhaité manquer pour rien au monde.

— Que veux-tu dire ? s'enquit Malwick.

— Que si tu crois que nous allons nous affronter comme des rustres jusqu'à ce que l'un de nous trépassé dans un bain de sang, tu te fourvoies. J'ai bien mieux à te proposer !

— Je t'écoute...

Pouces passés derrière sa ceinture, Norédrin pivota sur ses hanches à gauche puis à droite, tout sourire.

— Vois-tu, cher cousin, mon ami Simon Malaski ici présent, que tu connais puisqu'il commande mes troupes d'élite, m'a fait découvrir pas plus tard que ce matin un jeu tout droit venu d'Esméry, son royaume natal. Il en maîtrise les règles, tant qu'il m'a battu à plate couture. Tout comme il l'a fait avec moi, il te les enseignera et jouera une partie avec toi.

— Quand ?

— Dès que nous aurons fini cette puante conversation. Nous nous affronterons ce soir, dans l'arène des gladiateurs, lorsque l'entre-montagne aura avalé le soleil. Contente-toi d'apprendre, je me charge de tout organiser. Tes hommes pourront me surveiller si tu redoutes que je profite des préparatifs pour tricher.

— Donc, si je gagne, la couronne sera mienne.

— Cela même. Mais si tu perds, je veux que tu partes en exil, loin de Dum Haly et de sa région. Ne reviens jamais. Tu n'iras pas non plus te réfugier chez l'un de nos alliés. Si j'apprends que tu n'as pas tenu parole, crois bien que je te donnerai la chasse jusqu'à ce que mort s'ensuive.

» Sur ces belles paroles, à ce soir ! Cousin.

Et Norédrin de tourner les talons avec une allure fière et déterminée. Seul. Les soldats qui lui barraient la route plus tôt se poussèrent à la hâte, un respect nouveau dans le regard.



La nouvelle du défi avait fait le tour de la cité naine en moins d'une heure. L'arène des gladiateurs fut de fait bondée et l'on se bouscula encore aux portes pour assister à l'affrontement.

Norédrin et Malwick se faisaient face dans les dernières lueurs du jour. D'ici quelques minutes, le duel commencerait. Simon arbitrerait la partie ; aucun des deux nains de sang royal ne connaissait les règles sur le bout des doigts, la présence d'un juge, et accessoirement d'un aide-mémoire, était donc nécessaire.

— J'espère que tu n'as pas fait dans tes couches, se moqua Norédrin.

— Ce soir, la couronne sera mienne, riposta Malwick avec une ferveur renouvelée.

Le roi nain eut un rictus, puis il s'affala dans son siège et attendit que la partie commence. Il avait confiance, contrairement à ce que laissait paraître son cousin. Et lorsque le signal fut donné par Simon et que le hasard accorda à Malwick de jouer en premier, le silence se fit dans les gradins, bien qu'aucun n'eût la prétention de comprendre ce qui allait se dérouler. Le seul intérêt des spectateurs était de voir ces deux adversaires, installés entre quatre braseros au cœur de l'obscurité naissante, s'affronter.

Main tremblante sur son paquet, le nain bourgeois d'une carte se ravit. La réjouissance sur son visage illustrée, cet atout supplémentaire fou de joie le rendit. Il déplaça un régiment de cavalerie vers la Forêt des Ogres, en amont de l'Aroine. Deux autres de fantassins marchèrent vers le sud, un mouvement qui laissa l'arbitre perplexe ; était-ce la tactique du cheval et de l'avoine ?

Joueur suivant.

Un cri de guerre retentit, ce qui renforça l'immersion des duellistes. À peine commencée que, déjà, la partie transpirait de réalité !

L'assemblée s'agita. Inquiet, Simon fit volte-face. Depuis l'extrémité de la cour, un nain se ruait dans leur direction, hache tenue avec fermeté. Il fallut que Simon plisse les yeux pour voir que l'assaillant revêtait une armure de cuir, deux secondes de plus pour reconnaître le blason qu'arboraient les gardes à la solde de

Malwick. L'intrus prenait pour cible le roi Norédrin Peaudefer, aucun doute à ce sujet.

— Restez derrière moi, Messire ! intima le capitaine.

Les deux cousins levèrent le nez de la table de jeu, si concentrés dans ce début de partie qu'ils n'avaient pas encore pris conscience que le cri de guerre était anormal. Et le temps qu'ils s'y intéressent, le nain sautait sur Simon.

Ah ! Que Simon regrettait d'avoir accepté de ne pas emporter d'armes dans l'arène, une réclamation des fidèles de Malwick qui redoutaient une trahison. Mais avait-il besoin de cela ?

Bien sûr que non. Sitôt que l'ennemi fut sur le point d'abattre sa hache, Simon s'écarta. La lame siffla vers la table. Simon attrapa d'une main celles de l'agresseur et l'empoigna de l'autre par la ceinture. Ce dernier fit une pirouette remarquable et s'écrasa sur le mobilier, que la force de son élan et son poids brisèrent en deux. Le roi et son cousin en tombèrent à la renverse.

Il y eut des « Oh ! » et des « Par tous les dieux, c'est horrible ! ».

Norédrin se releva, soutenu par son fidèle vassal. Le nain qui avait valsé tenta à son tour de se remettre sur pieds, mais Simon l'envoya dormir d'un coup de pied en plein visage. Puis le roi découvrit son cousin affalé par terre, visage au ciel. Son buste était largement entaillé. Un regard sur le côté vers celui qui les avait assaillis et il remarqua qu'un peu de sang maculait le tranchant de la hache.

Et il comprit. Tout comme Simon qui y vit là une fin plus heureuse que celle qu'il avait redoutée.

À genoux près de son cousin, Norédrin lui souleva la tête pour la reposer sur ses cuisses. Bien que cet individu abject eût moult fois attenté à sa vie, il n'avait en cet instant pas le cœur à le sermonner. Il regrettait même ce qu'il savait inéluctable, tant la plaie était profonde, tant le nain bourgeois se vidait de son sang.

Un mal noua ses tripes. Il eut envie de vomir.

— Norédrin... Norédrin...

Interpellé par la détresse de son cousin, le roi plongea son regard dans le sien ; l'étincelle de vie commençait déjà à quitter ses yeux.

— Norédrin, j'ai froid, fit le nain bourgeois. Il... fait tellement froid...

— Tellement froid qu'il pourrait bien neiger, Malwick. Tellement froid qu'il pourrait bien neiger...

Et le seigneur nain de rire aux éclats, tant sa réplique lui apparaissait absurde au vu des circonstances.